

My Dear Enemy
Road-Movie à Séoul
Meotjin Haru — Corée du Sud 2008, 123 minutes

Julie Demers

Numéro 267, juillet-août 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63517ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Demers, J. (2010). Compte rendu de [My Dear Enemy : *Road-Movie* à Séoul / *Meotjin Haru* — Corée du Sud 2008, 123 minutes]. *Séquences*, (267), 51–51.

My Dear Enemy

Road-Movie à Séoul

La nouvelle vague du cinéma coréen, avec des figures emblématiques comme Park Chan-wook et Kim Ki-duk, semble avoir éclipsé tout un pan de la cinématographie sud-coréenne. Au contact de films-chocs où la violence et la sexualité malsaine sont à l'honneur, le public occidental paraît en effet avoir oublié le fondement même de cette cinématographie : le mélodrame télévisuel coréen. En réalisant **My Dear Enemy**, Lee Yoon-ki réhabilite cette tradition cinématographique : il fait graviter son film, conformément aux principes du mélodrame, autour d'un personnage féminin qui doit affronter les coups du destin pour réussir sa vie sentimentale.

JULIE DEMERS

Intéressé par le mélodrame, Lee Yoon-Ki ne cherche pas à en offrir un calque mais bien plutôt à en déconstruire les conventions. Refusant la représentation traditionnelle de la femme, le réalisateur coréen propose une femme indépendante, de fortune comme de cœur. Son personnage principal, Kim Hee-su, veut retrouver son ancien amant, non pas pour le reconquérir, mais pour retrouver l'argent qu'elle lui avait prêté. Cet argent, elle le traquera coûte que coûte : elle suivra son débiteur toute la journée dans les rues de Séoul pour s'assurer qu'il ne s'envole pas avec son dû. Plutôt que de présenter un personnage féminin paralysé par les émotions, Lee Yoon-ki dépeint donc une femme forte et résolue : il éradique de l'histoire les crises de larmes, tout comme il enferme la tension entre les personnages dans la seule sphère de l'intériorité. Difficile, à ce sujet, de passer sous silence l'interprétation de Jeon Do-yeon : fermée comme une huître, elle sait toujours trahir, d'un seul regard ou par une pose subtile, la complexité des émotions qui traversent le personnage qu'elle incarne.



Entre mélancolie et instants de malaise

Mais le projet de Lee Yoon-ki ne s'arrête pas à une déconstruction de l'image traditionnelle de la femme : il cherche aussi à désamorcer les moments dramatiques. Épaulé par le scénariste, le travail de Lee Yoon-ki est à ce titre génial. Le réalisateur fait osciller son oeuvre entre mélancolie et instants de malaise, entre répliques assassines et situations burlesques. Il filme tout avec adresse, alliant dans la pellicule sobriété et relief. Qu'il suffise d'évoquer ici la scène d'ouverture : dans

ce plan-séquence, Lee Yoon-ki accroche successivement son spectateur à trois personnages différents. Lequel s'avérera être le protagoniste ? Ni le premier, ni le deuxième, mais bel et bien le troisième, comme le révèle l'habile mise en scène par laquelle le réalisateur réinvestit le procédé d'« identification » et en diffère l'issue. Se dessine alors le véritable sujet du film : une histoire de deux anciens amants, de la ville de Séoul et des relations entre ses habitants. Ajoutée à un recours au plan-séquence, cette multiplication des protagonistes rappelle bien sûr certaines techniques du maître taiwanais Hou Hsiao Hsien.

Or, il serait réducteur de croire que **My Dear Enemy** est ancré uniquement dans la tradition asiatique, car ce film est aussi, tout comme la culture sud-coréenne en général, fortement influencé par la culture américaine. La preuve en est que **My Dear Enemy** exploite un des genres les plus représentatifs du cinéma américain : le « road movie ». Entre deux arrêts et quelques bouchées de hamburger, les personnages de Lee Yoon-ki s'échangent des répliques assassines sur fond de jazz. Comment ne pas faire alors le lien, du moins en raison du jazz, avec les oeuvres de Woody Allen ? Tout se passe en fait comme si **Manhattan** avait été tourné à Séoul : même amour de la ville, même goût pour les citations et les références culturelles. Bien plus, **My Dear Enemy** est un film à dialogues qui confronte, tout comme les oeuvres de Allen, deux anciens amants : un homme égocentrique et névrosé, une femme jadis naïve qui a réussi à s'épanouir en dehors de sa relation. Leur rencontre en provoquera d'autres qui dévoileront à leur tour, lors d'une série de sketches amusants, d'improbables triangles amoureux.

Tanguant entre le mélodrame coréen et la comédie américaine, **My Dear Enemy** se tient toujours en funambule entre le cliché et l'invention. L'acrobatie dont y fait preuve Lee Yoon-ki, par la légèreté et l'effet d'aisance qui s'en dégagent, pourrait sans doute assez aisément attirer une industrie américaine en manque d'histoires. Mais Hollywood étant un bien mauvais acrobate, en tout cas lorsqu'il s'agit de suggérer un *remake*, peut-on vraiment espérer qu'il s'empare de l'oeuvre de Lee Yoon-ki, qu'il en efface l'inventivité et, par une manœuvre d'altération, insuffle à un projet respectable, modestement nouveau, un élan de déjà-vu ? **S**

■ **MEOTJIN HARU** — Corée du Sud 2008, 123 minutes — **Réal.** : Lee Yoon-ki — **Scén.** : Park Eun-yeong — **Images** : Choi Sang-hoo — **Mont.** : Kim Hyeong-ju — **Mus.** : Kim Jung-beom — **Son** : Kim Seong-dal — **Dir. art.** : Kim June — **Cost.** : Kim I-suk — **Int.** : Jeon Do-yeon (Kim Hee-su), Ha Jung-woo (Jo Byeong-woon) — **Prod.** : Oh Jong-wan — **Dist.** : Ciné-Asie Créatives.